

La forme animale

Jean-Christophe Bailly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2426>

DOI : [10.4000/leportique.2426](https://doi.org/10.4000/leportique.2426)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 28 septembre 2009

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Christophe Bailly, « La forme animale », *Le Portique* [En ligne], 23-24 | 2009, document 1, mis en ligne le 28 septembre 2011, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2426> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2426>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

La forme animale

Jean-Christophe Bailly

- 1 Au commencement de toute considération sur les animaux il y a ou il devrait y avoir la surprise, la surprise qu'ils existent. Qu'il s'agisse de ceux qui nous semblent les plus exubérants ou au contraire de ceux qui nous sont les plus familiers, ceux que nous connaissons bien, ou croyons connaître : un chat, par exemple, ou un bœuf. Il suffit en effet d'un bref écart dans le régime des rêveries ou des pensées pour que le chat, selon sa vitesse, ou le bœuf, selon sa lenteur, s'écartent à leur tour, et infiniment, du régime d'évaluation où nous les avons consignés. Cet écart par lequel ils paraissent à nouveau comme ce qu'ils sont, selon la pure parution de leur être intégralement enveloppé dans leur apparence, cet écart n'est pas le produit de l'affect : peut-être prépare-t-il la couche où l'affect pourra revenir et germer, mais c'est d'abord comme un détachement – il y a une surface d'étonnement où la pensée glisse toute seule devant ce qu'elle voit, qui est alors ce qu'elle a cessé de rapporter à une conduite ou à une fin.
- 2 Je vais expliquer peut-être pourquoi je ne parle pas d'animalité, ou pourquoi selon moi l'animalité, très rarement employée comme un pur dénominateur neutre, ne parle pas, ou presque pas, des animaux. Et c'est pourquoi, au lieu de commencer par des considérations générales, ou génériques – qui sont évidemment nécessaires et possibles – je commencerai par un cas d'espèce, par un récit. J'étais il y a quelques jours dans les Landes, une partie du territoire dont je n'avais que de très lointains et confus souvenirs remontant à la petite enfance. Et plus précisément encore, dans l'intérieur des Landes, au sein de cette forêt qui, si elle est immense, n'est jamais profonde comme peut l'être une forêt de feuillus. Cette forêt résulte essentiellement d'un gigantesque plan de reconversion engagé au Second Empire et qui eut pour effet de faire glisser ce qui n'était que landes humides vers ces alignements étrangement monotones de pins maritimes destinés à la coupe. Un système de sylviculture (au demeurant très complexe derrière la façade de sa simplicité apparente) en a donc remplacé un autre, qui était, lui, une combinaison assez étonnante (que je ne peux pas détailler ici) de vie pastorale et d'agriculture. Dans cet ancien système basé avant tout sur le mouton et le seigle, le bœuf, rare, luxueux, utilisé avant tout comme animal de trait, faisait figure de roi et était au demeurant traité comme tel, étant admis à être présent dans l'une des pièces de la maison de maître, sorte de chambre-étable donnant par une ouverture sur la

pièce principale. À Marquèze sur la commune de Sabres on a pu, et avec beaucoup de soins, de précautions, reconstituer l'un de ces établissements de jadis, avec les maisons et les annexes dispersées sur une étendue ouverte formant aujourd'hui clairière, du fait de l'apparition de la forêt.

- 3 Cette étendue s'appelle un arial et elle a l'extraordinaire qualité de pouvoir présenter d'un seul coup, en s'ouvrant, la totalité du système qui l'a déployée. Je pourrais décrire cela plus longtemps, mais j'en reviens aux bœufs, puisqu'il y en a là-bas une paire qui est tantôt au repos, dans une étable, tantôt en action, tirant un chariot guidé par un bouvier : bien sûr tout cela est pour la montre et, notoirement, pour les enfants des écoles que l'on s'efforce d'initier ainsi à d'anciennes façons de vivre. Mais outre la qualité générale de la présentation, qui est grande, qui est à l'opposé de tout aspect d'attraction ou de foire, il advient bien sûr que les bœufs se dégagent sans peine de la prestation pédagogique qu'ils sont censés fournir. Ce n'est pas seulement qu'ils s'en foutent royalement, c'est d'abord qu'ils sont là et si massivement, si calmement, qu'un décalage opère et que la pédagogie devient tout autre : l'écart dont je parlais part en effet de là, c'est un écart dans la présence elle-même, et qui la creuse pour la rendre inconnue. Des blonds d'Aquitaine, j'en avais déjà vus, et je savais combien ils sont grands et comme ils semblent plongés, plus que les autres encore, dans une interminable douceur et combien cette douceur, qui accompagne le beige soyeux de leur robe jusqu'à une imposante paire de cornes, peut n'être aussi que le masque ou la forme alentie de leur puissance.
- 4 En tout cas, devant ces deux bœufs âgés tous les deux de dix ans mais qui semblent selon nos critères à la fois jeunes et sans âge, ce qui se passe, et je peux témoigner que c'est le cas pour tous ceux qui les croisent, même s'ils jugent bon de s'en tirer assez vite par de petites remarques ou des plaisanteries, c'est que ces animaux franchissent sans effort le pas de la simple présence et de la simple reconnaissance pour aller se poser au-delà de toute identification rassurante, dans une ancienneté qui n'est pas celle d'un protocole d'élevage abandonné ou celle d'un animal domestique spectaculaire, mais celle d'une adhérence à soi et au monde qui est en même temps comme une fuite en avant et qui est le propre de toute bête : « L'animal est comme un pays, il ne se déplace pas hors de chez lui » a écrit Gilles Aillaud¹ et il ne s'agit pas, avec ce pays continué, d'un fond de sauvagerie, ou de la sauvagerie elle-même, ou de l'animalité, mais d'une puissance de manifestation qui est sidérante, et c'est du sein même de cette puissance toute entière retirée en elle-même que la forme de l'animal, autrement dit son apparence, ce qui l'assimile à lui-même et le fait, se décolle de toute simplicité d'encodage et de toute instrumentalisation pour exister un instant au moins comme pure existence, comme manifestation de la possibilité d'existence.
- 5 Des bœufs tels que ceux que je viens d'évoquer ont sans doute toutes les qualités requises pour signifier, à ceux qui en ont le désir, la bête dans toute sa puissance renfrognée ou dangereuse et sa capacité de retrait. Mais voilà, la bête, cette bête, je ne l'ai jamais vue, n'ayant rencontré ici et là, et la plupart du temps très furtivement, comme cela nous échoit, que *des* bêtes qui n'étaient qu'elles-mêmes, c'est-à-dire des formes vivantes engagées dans des processus d'individuation, toujours légèrement écartées les unes des autres et résolvant au jour le jour, comme tout un chacun, les écarts surgis entre le programme et la donne pour aller se constituer et se raconter comme singularités. Un bœuf et celui-ci ou son frère, un renard, un lynx, une chatte, une couleuvre, une sauterelle, une huppe : ici, il le faut bien, la liste s'ouvre, la liste

nécessairement éperdue des noms et des formes du monde animal ou plutôt des mondes animaux, soit le mode même de la présentation du pluriel, soit l'effectivité du multiple, par-delà l'arche ou le dictionnaire, soit cette insaisissable diversité où les types eux-mêmes sont des opérateurs de flexions, soit ce plan d'existence unique mais où chaque forme s'est levée comme une construction d'enclenchements, venue se poser pour agir et réagir au sein d'une aire sans fin redéfinie.

- 6 Voler, nager, marcher, sauter ou sautiller, courir, fouailler, ruminer, boire, ramper, crier, feuler : les verbes qui sont en propre ceux du règne animal désignent des mouvements ou des actions : à travers eux on peut déjà voir les formes, un phrasé infini de formes naître et se déployer. Comme on le sait, l'hétérotrophie – soit le fait, pour un être, d'avoir à se déplacer pour se nourrir – est la caractérisation la plus sûre que l'on puisse donner du règne animal, et elle vient en se distinguant du régime de l'autotrophie, qui est celui des plantes, lesquelles, donc n'ayant pas à se déplacer pour se nourrir, restent sur place comme des points de suture entre terre et ciel. Mais tandis que les plantes compensent cette immobilité par une attaque formelle échevelée et en perpétuel devenir (aussi bien sous terre avec les racines qu'au ciel avec les branches, les feuilles et les floraisons), les animaux, eux, paient la mobilité qu'ils ont acquise par une relative stabilité, se tenant dans une forme qui, si elle assure la locomotion et communique avec ce qui l'environne par divers systèmes de perméabilité, à commencer par la respiration, est compacte et enclose, finie. Cette forme qui est une acquisition, qui résulte d'une somme mémorisée de contacts et d'actions, est pourtant sans fin soumise à révision : la vie, toute vie est une telle correction perpétuelle, un tel apprentissage. « Entre le vivant et le milieu, le rapport s'établit comme un débat » pouvait écrire Georges Canguilhem². Le territoire est, pour tout animal, le lieu de ce débat. Il n'y a pas d'animal sans territoire et pas de territoire sans *Umwelt*, l'*Umwelt* pouvant être défini depuis Von Uexküll comme ce que l'animal retient du territoire. Chaque forme animale spécifique est en quelque sorte le négatif de l'*Umwelt* que l'animal s'est choisi, et là, chaque détail de forme, chaque variation, même infime, d'une espèce à une autre, trouve son répondant dans le mode d'existence et de propagation de l'animal mobile et errant, libre jusqu'à un certain point, en tout cas condamné à sans fin résoudre les questions qui surgissent devant lui au jour le jour, tout étant toujours en équilibre instable sur des lignes de variation épousant des temporalités elles-mêmes infinies et variables, entre ceux à qui extraordinairement la vie n'est donnée que quelques jours et ceux pour lesquels elle s'accomplit selon des cycles longs et réguliers.
- 7 L'élevage – autrement dit l'existence d'animaux dont les destinées sont orientées par l'homme – est une réduction de l'*Umwelt*, un prélèvement fait par l'homme dans la pelote comportementale de l'animal où il sélectionne ce qui va le servir, lui. Si l'animal est « comme un pays », alors la domesticité est toujours, par rapport à ce pays, un exil. Il est des formes d'élevage, comme celle des bœufs landais que j'évoquais au début ou celle des buffles de rizière dans certaines formes de riziculture traditionnelle, qui accompagnent l'animal et sa forme ou qui proposent un côtoiement effectif, il en est d'autres, et ce sont les plus nombreuses, où le libre déploiement du vivant est non seulement rogné mais intégralement nié.
- 8 Mais comment, malgré l'hétérotrophie commune à tous les animaux, domestiques ou sauvages (et à laquelle il faudrait de surcroît nous apparier), comment penser que l'ensemble enchevêtré de toutes les conduites et de toutes les formes qu'elle appelle

puisse donner de la consistance à un commun dénominateur qui serait l'animalité ? Quel sens y a-t-il ou y aurait-il à rassembler les animaux dans l'arche comportementale de cette animalité supposée ? En se rabattant sur la quête de la nourriture, fille naturelle de l'hétérotrophie, et en lui supposant comme c'est l'usage un fort quotient d'avidité, dents de fauves ou de squales et piqués de rapaces à l'appui ? Mais alors que faire de la vigueur végétale, qui n'est pas moindre que cette avidité, et comment séparer tout cela, tous ces régimes d'efforts ou de conquêtes, de l'avidité extrême de celui qui vient en bout de chaîne, le prédateur suprême et le petit boucher gras, l'homme, nous-mêmes ?

- 9 Il semble que l'animalité, loin de désigner une qualité, une communauté – par exemple celle des hétérotrophes – désigne en fait une propension, et que sur son aire de définition, immanquablement, un plan moral jette son ombre. Qu'on la redoute ou qu'on la convie, l'animalité n'est pas, n'est jamais le commun dénominateur de tous les animaux, mais le nom de ce qui, dans leur apparence et leur conduite, est apparenté à une pulsion massive qui serait elle-même le résultat d'un mode de séjourner sur terre distinct de celui des hommes, dont les hommes, à la fin, auraient su se déprendre, quoique imparfaitement : l'animalité, à vrai dire, est un penchant ou un souvenir, sans cesse en passe de faire retour chez celui-là même qui s'est défini en croyant s'en être extrait. Elle définit simultanément une zone de partage (l'homme n'échappe pas à l'animalité, il y succombe) et une zone d'exclusion (l'homme, malgré tout, est ce qui est sorti ou ce qui tend à sortir de l'animalité). À quel point ces visions sont débitrices de l'héritage chrétien et avec quelle précision elles s'ajointent à l'anthropocentrisme rayonnant des idéologies du progrès, je n'y insisterai pas, ce n'est pas mon sujet, et je crois que c'est assez connu. Mais l'homme « constructeur de monde » et dressé dans l'héroïsme de sa solitude parmi des créatures quant à elles « pauvres en monde », on sait aussi que c'est une pensée – ou un impensé – tenace et qui s'avance souvent masqué. Ce qui serait souhaitable, c'est d'aller du côté de la pauvreté en question, du côté des bêtes par conséquent, pour voir avec elles comment cette hiérarchisation des créatures est désavouée, pour voir que s'il y a un rassemblement, une assemblée possibles, ce n'est ni dans une catégorie (l'animalité) ni dans un principe (le vivant) ni dans un mode (le partage) mais selon des formes auto-engendrées qui se répandent et disparaissent comme des fluides, ou des instants.
- 10 Prenons des cas éloignés les uns des autres, des actions puisées ici et là dans la nasse des devenirs : le plan d'immanence est le temps, l'angle de vue est l'ouvert. *Alles ist erlaubt*, comme se serait exclamé Kandinsky en découvrant qu'on pouvait sortir du régime de la figure, tout est permis, ce qui revient à dire toutes les lois sont actives, toutes : ensemble et séparément. Par conséquent un tigre (combien en reste-t-il ?) chassant dans la forêt en Sibérie, une girafe attendant, immobile sous un acacia, que la pluie cesse, un hérisson s'apprêtant à passer l'hiver profondément enfoui sous une couche de terre et de feuilles mortes, un geai et un merle dans le jardin, un âne qui braie, un faon, un poulpe... À nouveau l'effet de liste s'enclenche de lui-même, mais je l'arrête aussitôt, et sur ce que je viens de dire : un faon, un poulpe. Il suffit de s'arrêter en effet à ce couple improbable mais réel, plus étonnant encore, si l'on y pense, que celui de la machine à coudre et du parapluie, pour voir et comprendre l'extraordinaire évasion qui ainsi se dispose : d'un monde vers un autre et, à l'intérieur d'un seul, des régimes et des surfaces sidérants, des systèmes formels complets appelant des saisies et des fuites, d'insondables et d'inconnaissables appels. Où ranger cela, et comment le ranger ? Il y a des plans descriptifs où le faon et le poulpe, chacun de leur côté,

s'apparient en toute tranquillité spéculative aux constituants de leurs *Umwelten* respectifs. Il y a des plans de fantaisie où les régimes se croisent, comme dans les livres d'Élien, qui sont plein d'extravagances, mais qui, au début du III^e siècle de notre ère, tissent un réseau de connexions inattendues où les tourteaux entendent les fifres tandis que les hyènes imitent la voix humaine ³.

- 11 Ce qui est ici en jeu, et s'entrevoit, pour une assemblée, ou un assemblage, ce ne sont ni des classes ni des cases, ce n'est pas le monde comme un grand magasin avec ses allées, ses rayons et ses chefs de rayons, quelle que soit la fascination qu'en tant que tel et sous cette forme (de Linné à Borges) il puisse exercer, mais c'est le monde comme une fabrique, le monde comme le lieu d'exercitation infinie d'un *poïen* qui serait en propre celui de la nature, et tel que Plotin l'a pu définir dans son trentième traité (*De la nature, de la contemplation et de l'Un*) où il identifie *poïen* et *theoria*, production et contemplation et où il fait de la nature, pour laquelle « être ce qu'elle est, c'est produire » l'agent, en même temps, et selon les voies mêmes de cette production, d'une « contemplation silencieuse » ⁴. Ces moments ou ces incursions du texte plotinien – Deleuze l'a souligné ⁵ – sont fascinants : venant à l'extrémité du monde antique recueillir tout ce qui a pu s'agréger autour des états de choses composant le texte mobile de la *phusis*, ils nous rejoignent au plus vif de notre souci quant aux formes, à leur existence et à leur multiplicité. Ce qui est à comprendre, ce n'est pas tant que la nature (*natura naturans*) méditerait à travers les plantes, les animaux ou les hommes, c'est que chaque production est une méditation en cours, c'est que « les bêtes, les plantes et même la terre qui les engendre » ainsi que Plotin les spécifie dès les premières lignes du traité, sont eux-mêmes, c'est ce qu'il dit, des « êtres raisonnables », eux-mêmes, c'est ce que j'entends, des pensées.
- 12 La forme, toute forme est un rêve du monde qui se pense en se faisant et, de cette pensée infiniment pensante, de cette pensivité faite avant tout d'écoute et d'attention extrêmes (la vie en dépend) les animaux sont comme les estafettes : détachés du sol, ils sont comme des pensées errantes pour lesquelles rien ne basculerait jamais dans le passé, pour lesquelles il n'y aurait qu'un présent étalé et étendu, sans fin remis. Versés au temps qui, dit Plotin dans un autre traité de la *Troisième Ennéade*, « ne doit lui-même plus rien avoir en quoi exister » ⁶, ils existent, eux, dans le temps, ils sont les existences que contient ou emporte le temps, et qui le prouvent et l'éprouvent en l'habitant, ils sont des temporalités distinctes et hyperactives, des enchaînements et des dérivées.
- 13 Dès lors on peut dire, comme l'a traduit Élisabeth de Fontenay à partir de Plutarque, que « les sans logos disposent du logos », formulation où les *aloga* tiennent lieu et place de ce que l'on avait toujours traduit autrement, en partant de la tradition latine qui donnait *bruta* ⁸. De la *bruta* à l'*aloga*, de la bête brute au sans logos, le pas franchi est déjà considérable et l'on voit bien comment un tel pas trouverait à s'insérer dans une conception qui, en quelque sorte, ferait de l'animal l'*infans* de l'homme. Or le pas est d'encore plus de conséquence : l'animal n'est pas l'homme encore en enfance, il est ailleurs, il est lui-même, il est « comme un pays » et là, dans ce pays qu'il est, sans logos il dispose du logos, ce qui ne revient pas à dire qu'il parle ou qu'il pense à la façon des hommes, mais qu'il est lui-même lancé comme une pensée qui va, et qu'il a en lui, sous forme de ruses (la métis animale est un domaine immense) mais aussi de rêves et de ce que j'appelle pensivité, une disposition à penser ou, comme disait l'autre, à construire un monde, le sien en l'occurrence, le sien errant entre tous les autres, parmi tous les autres. Ces essaims de pensées je les vois aussi se dire dans la formulation de Merleau-

Ponty dans ses cours du Collège de France sur la nature, lorsqu'il oppose à la formule de Valéry faisant de l'homme un « animal de mots » la possibilité d'affirmer réciproquement que « l'animalité est le logos du monde sensible » et qu'elle est ainsi, et constitutivement « un sens incorporé »¹⁰.

- 14 Qu'est-ce à dire ? S'agit-il, d'un seul coup, de rabattre hommes et animaux dans le même voyage et de les mettre aux bancs de la même école, quitte à y réintroduire des régimes d'évaluation (comme le font la plupart des tests comparatistes dans lesquels l'animal et avant tout le singe est commis d'office à une ressemblance qu'on lui impose) ? Non, évidemment pas. Mais ce qui est envisageable ou ce qui se propose de soi-même et selon des multitudes d'élan et de lignes de fuite qui ne sont pas les figures d'un quelconque élan vital, c'est d'imaginer un plan d'effectuation ouvert tendu et tissé par toutes les hypothèses qui se font dans le vivant, c'est de regarder comment, pour former ce plan, se replient l'un sur l'autre le sensible et l'intelligible : soit justement ce qui produit ce « sens incorporé » dont parle Merleau-Ponty, qui n'est peut-être rien d'autre que ce qu'il faut à la forme d'un vivant pour qu'elle se tienne et s'emporte, vive, au-delà de l'agrégat, au-delà de la simple somme de ses parties : une âme disaient-ils ou disions-nous autrefois, la tenue de la forme dans sa compétence au-delà de toute somme et de toute sommation, pourrait-on dire, mais dès lors en suivant en pensée toutes les pistes et les voies du monde animal, voies qui à l'image de celles du lièvre selon ce que nous en dit Xénophon dans son *Art de la chasse*, sont « entremêlées, circulaires, droites, courbes, serrées, non compactes, claires, obscures »¹¹. Et ce qui vient dès lors, ce n'est pas un unanimité de la provenance ou de la destination, c'est un envoi généralisé de pensées et de formes, de formes vouées, pour vivre, à la méditation, ainsi que le proposait Plotin.
- 15 Cet envoi, où chacun, c'est-à-dire chaque être, puise comme il peut à la nappe phréatique du sensible¹², c'est ce qui nous envoie, tous autant que nous sommes, hommes et bêtes, dans le périssable. C'est là, dans cette unique demeure du temps qui nous soit accessible, mais qui est formée d'une infinité de pièces, toutes différentes, dans le périssable donc, c'est là que nous dormons et que nous nous éveillons – jusqu'à la mort qui est le congé de tout éveil et aussi tout autre chose, pour ce que nous pouvons en savoir, qu'un sommeil. Et c'est pourquoi ce que je cherche ici à rejoindre et qui est ou serait ce fonds commun à toutes les pensées, ce fond de pensée sous la pensée, se présente aussi dans ce qui en apparence s'en écarte – je veux dire justement le sommeil, c'est-à-dire cette vie diminuée ou au repos, cette vie qui est en deçà du « ne penser à rien » de la distraction la plus grande ou la plus évadée, mais qui est aussi, faut-il le souligner, la surface légèrement épaisse où la vie, par l'entremise des rêves, se souvient d'elle-même et se voit. Bien sûr il est important de savoir qu'en effet les animaux rêvent, mais ce qui est en jeu ici est beaucoup plus secret, c'est que la vision d'un animal qui dort et qui n'est plus rien, pour celui qui le voit, le contemple, qu'une forme vivante et précise que sa respiration soulève, plus rien, autrement dit, que l'accord de cette forme à son passage dans le temps, c'est que cette vision de l'animal endormi a une valeur de preuve : non celle, de l'ordre du symptôme, qui veut dire que l'être qui, ainsi, respire, respire encore et donc est vivant, mais celle, presque insaisissable et pourtant définitive qui apparie cette vie, cette vie à peine soulevée, à « quelque chose » qui pense ou qui plutôt, se rattache à la pensée, quelque chose qui serait justement comme la *dormance* de la pensée.

- 16 Ce qui s'ensuit pour l'éveil, dès lors, va de soi : l'interruption de la dormance, c'est ce qui ouvre les yeux, ce sont les yeux, c'est-à-dire aussitôt, pour qui depuis sa propre vue voit ces yeux, le regard. Au souffle qui est la vie purement et simplement dépliée, le regard, par lequel l'éveil se décide et se maintient, déporte nécessairement la vie vers de nouveaux plis, dont l'*Umwelt* est la surface de déploiement. Mais avant toute conduite d'action, avant tout mouvement même, le regard, et c'est ce qu'il est d'abord quand on le croise, est ce qui dit que quelqu'un est là devant nous et se tient dans l'éveil. Peut-être qu'à la pensée qui s'ébroue et s'inquiète sortie de la dormance le regard ne propose rien d'autre qu'une sorte de stase stupéfiée, mais en cette indétermination même et avant même qu'il ne scrute ou ne vise et par conséquent sans servir à rien, rien qu'en voyant, rien qu'en signifiant la vue, le regard, ouvert à la surface de l'existence, entame le visible. Entamer le visible, c'est s'ouvrir le chemin vers la lisibilité et l'interprétation, c'est frayer à la pensée – qu'elle n'est au demeurant pas forcée de suivre. Il se peut que cette ouverture ne soit qu'une béance – c'est ce que nous croyons deviner en tout cas dans le regard des bovins, c'est ce que vit Karl Philipp Moritz dans le regard d'un veau, en ce passage d'*Anton Reiser* que je ne cite ou évoque si souvent que parce qu'il est le moment princeps et le point d'inquiétude noué de la totalité de notre roman de formation avec les bêtes.
- 17 Mais disant cela je repense aux bœufs d'Aquitaine par lesquels j'ai commencé, et je les revois et je vois toute l'outrecuidance qu'il y aurait à les dire mal réveillés ou mal sortis de la dormance, ou gourds, ou encore pire, idiots, voire – c'est le mot, et c'est tout dire – « bêtes ». Non, de l'ailleurs dans lequel ils sont et qui est ce qu'ils ne veulent ni ne peuvent partager, jamais je ne saurais rien, sauf qu'il existe et que je peux le voir, le toucher, le sentir : l'extraordinaire de leur forme (et de toute forme animale) est qu'elle provient de cet ailleurs, dont elle résulte.
- 18 Tout au long de cette réflexion j'ai pensé – sans doute parce que je viens de travailler sur son œuvre – à Giuseppe Penone et à sa sculpture intitulée *Être fleuve*, qui consiste, je le rappelle brièvement, en la reproduction exacte, réalisée lentement, patiemment, d'une pierre roulée par un torrent. Il s'agit d'une pièce à l'extension aporétique infinie, mais c'est bien sûr son titre, et le mouvement qu'il indique, qui me requiert ici. Il n'y aurait qu'à le suivre. Être bœuf ? Être loup, thon, hanneton, buse, raton laveur, chauve-souris...Mais comment faire ? Et par quels chemins passer, et pourquoi ? Et pourquoi non ? Essayer d'être (de suivre) chaque animal, d'aller se lover dans l'ailleurs d'où leur forme nous parvient, c'est-à-dire par exemple être très lourd, ou très léger, voler peut-être, dans la surprise de l'immensité de l'espace, dans l'éphémère : on ne le pourra pas. C'est une pensée, juste une pensée, une évasion hors de l'étroitesse spirituelle. Mais par contre ce qu'elle implique, et qui est que toute existence, toute provenance, toute formation soit maintenue dans son accès à l'ouvert et donc préservée, cela, nous pouvons peut-être le tenir autrement qu'en passant.

NOTES

1. . Gilles AILLAUD, *Dans le bleu foncé du matin*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1987, p. 20.
 2. . Georges CANGUILHEM, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1965, p. 187.
 3. . Voir les 2 volumes de *La Personnalité des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 2001 et 2002.
 4. . Plotin, *Troisième Ennéade*, 8 (30^e traité), Paris, Les Belles lettres, 1999.
 5. . Voir Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit, 1991, p. 200-201.
 6. .PLOTIN, *op. cit.* (45^e traité), p. 249.
 8. . Élisabeth DEFONTENAY, *La Raison du plus fort*, préface à PLUTARQUE, *Trois traités pour les animaux*, Paris, P.O.L., 1992, p. 20.
 1. 0. Maurice MERLEAU-PONTY, *La Nature*, Paris, Seuil, coll. « Traces écrites », 1995, p. 219.
 1. 1.XÉNOPHON, *L'Art de la chasse*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 74.
 1. 2. Expression que j'emprunte à mon livre *Le Versant animal*.
-

AUTEUR

JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

Jean-Christophe Bailly est écrivain. Directeur de collections chez Hazan et Christian Bourgois. Il enseigne à l'École nationale supérieure de la nature et du paysage à Blois. Il est l'auteur de : *Le Propre du langage* (Seuil), *L'Apostrophe muette, essai sur les portraits du Fayoum* (Hazan), *La Ville à l'œuvre* (1992), *Le Versant animal* (Seuil 2008). Il collabore au Centre dramatique national de Montreuil, dirigé par Gilberte Tsai.